

Avant propos

par Philippe Touchet

Le travail fait partie de ces notions d'une étendue telle qu'il devient difficile d'en esquisser la moindre unité. Plusieurs distinctions "courent" sous l'apparente simplicité du terme. La distinction bien connue entre la souffrance de l'effort – le labeur – et la production des objets : l'œuvre. La distinction entre l'aliénation de l'activité servile et la liberté de l'acte de contemplation ; l'opposition entre la dimension économique de l'échange et la reconnaissance d'une conscience qui nie, dans le travail, la résistance et parfois même l'existence de la nature.

Dans le système de ces distinctions, le travail s'identifie ou peut s'identifier avec l'un ou l'autre des termes : pas d'œuvre sans souffrance, pas de souffrance sans résistance et, derechef, pas de résistance sans la capacité à œuvrer, c'est-à-dire à vaincre la nature. Pas d'économie du travail sans production, mais pas de production sans valeur d'échange anticipée, valeur qui confère à la production elle-même le bénéfice du produire. Pas de vie libre de l'esprit sans satisfaction des besoins : la contemplation philosophique elle-même requiert le travail des autres, et l'esprit lui-même est en travail dans la méditation de ses objets. Pas de culture sans travail, et pourtant le travail n'est pas pure libération, mais plutôt affrontement de la résistance naturelle et de nos tendances sensibles.

Le travail est donc une source si grande de tension que nous ne ferons ici qu'esquisser une caractérisation synthétique que notre ouvrage se chargera de moduler et d'approfondir.

Disons d'abord qu'il convient de discerner le travail comme acte de produire, mais que ce produire trouve sa raison d'être dans l'échange. Travailler est l'acte de produire pour l'autre, ou plutôt pour soi-même en tant que l'autre, par son travail, valorise mon produit. Le contraire du travail serait ici le pur usage, ou la pure jouissance. User d'un produit, c'est consommer sans reste ce qu'un travail a produit, selon un processus de socialisation infinie. Si nous consommons ou jouissons d'un produit particulier, le travail qui a été cause de ce produit requiert presque tout le corps social dans ses ramifications les plus complexes. On sait ce que l'on consomme en l'achetant. On ne peut pas savoir la somme des travaux qui l'on produit. La consommation pure est donc à l'image d'une abstraction sociale : elle est proprement *utopique*. Le travail social est au contraire la marque de l'interdépendance matérielle et vitale : nous ne dépendons pas de certains produits, mais de la totalité du monde social de production.

Le travail est ensuite effort, exercice, labeur, car il est l'épreuve de la résistance du corps, de la matière, et de la nature. On retrouve ces occurrences dans des formules comme "travailler son corps", "la parturiente en travail", "travailler son jardin" – "travailler son instrument" pour le pianiste. Il y a dans ces termes l'idée de modification de la nature, mais aussi d'une résistance propre aux choses travaillées : non seulement il faut nécessairement du temps pour l'effort, mais

cet effort est souvent répétitif, cyclique etc. Le travail est le labeur qui se répète, qui revient. Ce qui a été travaillé doit, comme le jardin, toujours être retravaillé, "cultivé". Tout ce qui réclame du travail est éphémère dans son effet, à l'image du métabolisme biologique. Pour le pianiste comme pour le jardinier, le travail est la marque en creux de l'entropie fondamentale de l'activité humaine, de la tendance de la nature, du corps, des facultés à se perdre sans exercice. Il est lutte contre l'entropie de l'être en tant qu'il est donné. Le contraire du travail serait la vie contemplative, ce que certaines philosophies lui opposent comme idéal de la vie bonne, alors que d'autres font du travail le moteur du devenir humain de l'homme. Une idée ne travaille pas, même si elle engendre la capacité à travailler pour reproduire. Le corps n'est en travail que lorsqu'il s'impose une discipline de la forme. Le corps au travail est un corps instrumenté, et il ne faut pas nécessairement y voir une aliénation car le corps instrumenté est aussi le corps exempté de la famine et du désir, mais non de l'entropie propre à sa nature. Le labeur, s'il a pour cause le désir, n'en a pas la figure. Dans le labeur, la souffrance n'est pas celle de l'absence, mais celle de la présence du corps à sa propre reproduction. Le laborieux est dans la reproduction de cette reproduction.

Le travail est enfin la médiation même de la culture. Si l'homme, comme le dit Kant, est l'animal qui doit travailler, s'il doit tirer de ses propres forces toute sa subsistance, il est l'être qui se réalise génériquement lui-même en produisant son propre monde. Le monde travaillé n'est plus, ni le monde de la pensée ou de l'idée, ni le monde purement naturel : il est cette médiation active qui humanise la nature et qui naturalise l'homme, pour reprendre la formule de Marx. Cette médiation n'est pas un simple transfert, un passage. Elle suppose la modification des termes mêmes de la médiation : en humanisant la nature, l'homme se confronte à la nouvelle naturalité de ses produits, de ces choses produites qui exercent, à leur tour, une résistance à son action ; le travail naturalise donc le travail. L'homme ne doit pas seulement travailler la nature, mais travailler les produits de l'homme antérieur, qui, parfois, ont défait irréversiblement le processus naturel. Le travail est donc une médiation cumulative et parfois régressive, où on doit retravailler le travail des autres, de sorte qu'il est impossible d'être le "travailleur originel". Le travailleur est toujours à la fois l'effet de l'autre travailleur, mais aussi l'effet des objets travaillés sur lesquels il s'appuie pour produire. La culture est donc travail, au sens où elle doit *déproduire* ce qui est produit, reproduire ce qui est produit, restaurer ce qui s'est *déproduit*, unir les travaux des autres en un produit, faire en somme que la production devienne monde. C'est peut-être en cela que réside précisément le sens de la culture : non pas produire une seconde nature, mais reproduire l'unité organique de la nature dans les produits, d'une manière telle que chaque travailleur, porteur à chaque instant de sa production, est aussi porteur de l'unité du genre humain dans son ensemble, et d'une manière telle que chaque objet travaillé est le miroir de toute l'activité de l'homme.

Ces trois caractérisations : le travail comme production en vue de l'échange économique, le travail comme lutte épuisante et reproductive contre l'entropie, le travail comme médiation cumulative de l'homme avec son genre ; sont toutes des déterminations extérieures à la philosophie comme pur logos : il est possible de produire une théorie du travail, mais est-il possible de produire une philoso-

phie du travail ? Une théorie du travail est une analyse générale des déterminations économiques, naturelles, biologiques, psychologiques, anthropologiques du travail. Elles supposent un processus d'abstraction à partir du donné. Mais peut-on penser une *philosophie du travail*, c'est-à-dire un logos qui ferait du travail non plus une détermination hétérogène à l'esprit, mais une catégorie de l'esprit lui-même ? L'homme *travaille*, le corps *travaille*, la matière *travaille*, la société *travaille*. Mais qu'est-ce qui *travaille* dans la conscience humaine ? La conscience serait-elle elle-même travail ? Tel sera l'objet du chapitre préliminaire de notre ouvrage.

L'ambition de ce volume est, en s'appuyant sur l'explication de textes précis extraits de la tradition, d'interroger encore et encore cette difficile question. Nous n'avons pas cherché à couvrir tous les champs des occurrences possibles du travail dans l'histoire de la philosophie. Nous n'avons pas voulu produire de multiples monographies sur la présence conceptuelle du travail chez chacun des auteurs que nous avons choisis. Mais nous avons préféré commenter certains textes précis, célèbres pour certains.

Ce livre ne prétend pas apporter sur ces auteurs quelque nouveauté liée à la recherche universitaire, dont par ailleurs il fait largement usage. Les professeurs qui ont écrit ces pages sont des généralistes qui cherchent à cheminer au plus près des textes pour penser le travail sous des angles à chaque fois nouveaux. Il n'y a donc pas non plus d'unité doctrinale ou théorique dans l'ouvrage. Chacun y donne, avec toute la rigueur d'une analyse attentive, le sens de sa lecture inspirée. Il n'était pas question de couvrir tout le champ des philosophies qui prennent en charge la question du travail. Les auteurs ont choisi leur texte de référence en fonction de la pertinence de l'angle d'approche pour l'étude du concept.

L'ouvrage a été conçu en trois parties distinctes. Dans un premier temps, une approche préliminaire de la notion prendra en charge certaines distinctions conceptuelles (texte de M. Alain) et une leçon généraliste sur le travail de l'esprit (texte de M. Laupies). Dans un second temps, interviendront plusieurs chapitres commentant certains textes, commentaires qui mêleront approche générale et explication détaillée. Dans un troisième moment, une bibliographie analytique donnera des outils pour saisir toute la variété des problématiques possibles concernant le travail.